

Debout, je me tenais debout, les mains largement ouvertes sous la pluie. Elle tombait drue. De la terre montait une vapeur moisie, et moi, je sentais le clodo, l'odeur de ceux qui venaient à Abstrack fouiller dans les poubelles de Zukia. La pluie glissait sur mes cheveux gras et ma barbe ruisselait. Le chien s'ébrouait, je crois que nous sentions la même chose, le poil et la crasse, le cuir et la merde. Je ne sais pas pourquoi mais je me suis roulé dans la boue, avec lui. Plutôt que de nous laver nous nous sommes encrassés encore davantage, recouverts de terre mouillée, frottant mes vêtements et les flancs du bestiau avec de la gadoue. Nous nous enfoncions dans le fossé, l'eau en ruisseau roulait autour de nous, c'était une bataille, le chien soufflait, grognait, j'éruçais comme un bœuf, le vent trempé nous frappait le visage, la gueule, nous étions deux boules de nerfs s'emmêlant dans une rigolade déchaînée, il jappait, je beuglais. Je ne sais plus combien de temps cela a duré. Nous étions sur la route, le bitume défoncé d'une ancienne voie entre deux usines désaffectées, sinuant, bouillonnant sous la pluie d'orage.

Nous nous extirpions d'une gangue. Nous venions de tremper pendant de longs jours dans un bain huileux, de longs jours de fournaise, traversés pareils à un tunnel poisseux que même le vent déroulant par les vitres baissées n'était plus arrivé à atténuer, de longs jours avec le chien, la gueule dehors, la gueule ouverte comme une trouée désespérée, haletant avec ses yeux énormes, la langue pendante, happant ce qu'il avait pu de fraîcheur. Mais la fraîcheur n'avait été qu'une haleine lourde obstruant les orifices. Et moi, le dos dégoulinant de sueur, les cuisses collées au pantalon, ne voulant pas m'arrêter de conduire de crainte que le break transformé en un énorme ventilateur, avalant les kilomètres, ne cesse de tourner. De longs jours où l'eau n'était plus qu'une tranche épaisse au fond du jerrycan, l'eau devenue bouillie moite que nous lapions avec férocité. Et ma barbe qui grattait, mes

cheveux qui grattaient, tous mes poils qui grattaient de la démangeaison crasseuse de transpiration qui s'était abattue d'un coup. Plusieurs jours d'écrasement, de paysage devenu brume jaunâtre où le moindre caillou semblait s'amollir sous les coups de butoir du soleil.

Je ne sais pas combien de kilomètres nous avons parcourus. Ce n'était pas juste une région, c'était tout un pays transformé en plaine brulante. Il n'y avait plus de colline, plus de recoin, plus la moindre zone d'ombre, nous étions balancés sur un plateau gigantesque éclairé par un projecteur implacable, nous nous retrouvions balancés en pleine lumière comme des pitoyables saltimbanques, obligés de se démener sous le regard de spectateurs invisibles, pantins épuisés pour je ne sais quel amusement qui nous dépassait. J'avais beau regarder la carte pour trouver la limite, l'issue de ce vide avait disparu, digérée par la fusion du ciel et de la terre, le ciel et la terre amalgamés en une pâte compacte dans laquelle nous nous débattions, et il me semblait que nous tournions en rond, que plus nous avançons plus l'espace se dérobaient. C'était venu comme ça le premier jour, à la descente d'une colline, le sol s'était propagé d'un coup, étalé sèchement, et avant même que je me rende compte que nous avions pénétré à l'intérieur d'un invraisemblable four aux contours indistincts, il était trop tard pour faire demi tour.

Et c'était venu comme ça le dernier jour : là où il n'y avait jusque là rien, le ciel et la terre s'étaient de nouveau dissociés, comme tranchés par un coup de scalpel, la terre et le ciel enfin, enfin un point de repère pour l'œil, un cap pour le véhicule. Il était là le ciel avec sa pluie, devant-nous, se dressant au-dessus de l'horizon, basculant du haut de l'espace, s'abattant en une cascade sombre plantée face à nous, elle était de nouveau là, la terre, broyée d'eau, grêlée d'impacts gris, la terre rouge vif après la poussière, la terre comme une mer prise de soubresauts sous les giclées de l'orage, la terre-mer qui se convulsait sous la projection rageuse de l'inondation. Et la voiture a plongé. Nous avons alors été emportés par des houles de tonnerres et d'éclairs, le chien avalait des embruns de bourrasques, les essuies-glaces raclaient la couche d'eau aussitôt reconstituée, moi, je tendais les yeux enfonçant l'accélérateur, le break vrombissait et s'est mis à résonner comme un immense tambour sous les frappes de l'eau en rafale, nous étions saisis par la

furieux, je me suis mis à hurler, mais cette fois-ci c'était un cri de jouissance. C'est seulement quand j'ai aperçu dans le brouillard tumultueux du pare-brise la silhouette des usines désaffectées que j'ai pilé, la voiture a dérapé sur le sol détrempé, tangué comme une barque juchée sur le sommet d'une vague, s'est immobilisée enfin. Mon cri s'est prolongé quand le chien et moi, nous nous sommes projeté à l'extérieur, moi debout, les bras ouverts, lui, s'ébrouant et avalant la pluie en flaque déversée sur le sol. Puis ça a été la boue et le roulement dans la gadoue. Nous sommes restés un moment allongés, l'un contre l'autre, respirant enfin. C'est là que j'ai compris que je devais faire de mon voyage une épopée. Même si je ne croyais pas aux dieux, j'ai eu la faiblesse de vouloir les sentir là, tout autour de moi, comme des forces contre lesquelles je pouvais m'élever ; j'étais encore trop fragile pour me passer d'eux, je n'étais pas encore prêt et le break s'enfonçait sous la charge des quincailleries de mon père. La pluie a fini par nettoyer mon visage, je me suis regardé dans le rétroviseur, la crasse coulait le long de mes joues, pénétrait dans ma barbe. Quand elle a séché, elle était pareille à un bloc de glaise. Je pouvais lui donner la forme que je voulais.